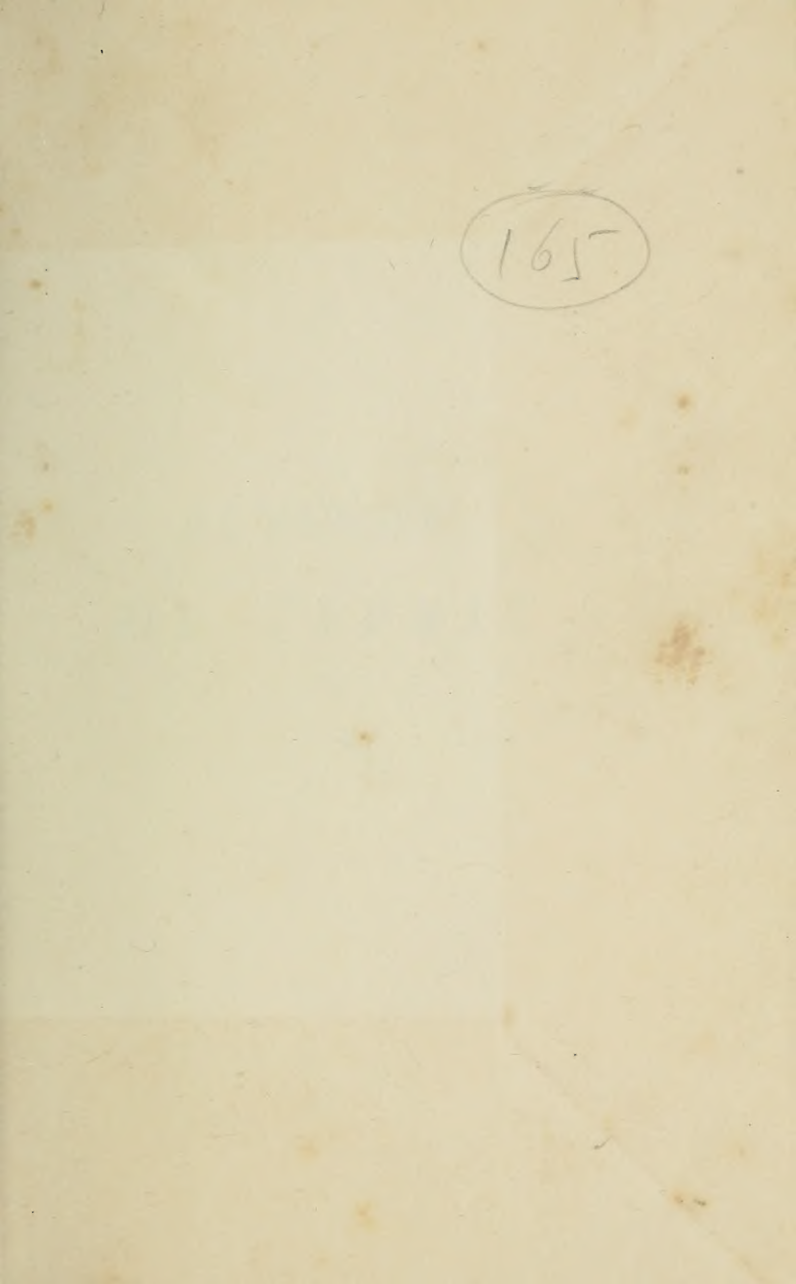
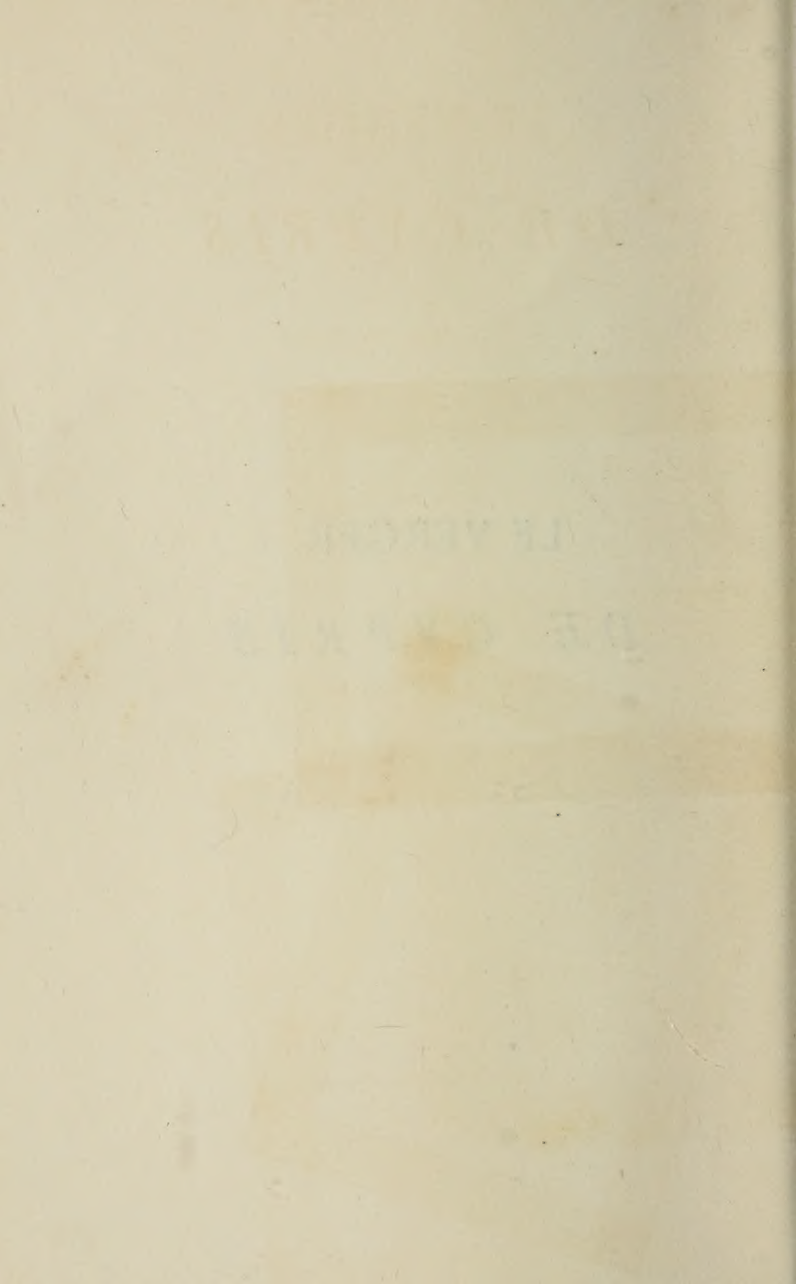

U d'/of OTTAWA
39003003497251







LE VERGER
DE CYPRIS

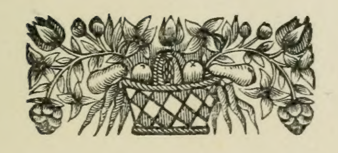


LE VERGER
DE CYPRIS

PAR MONSIEUR

ADRIEN BERTRAND

POËMES



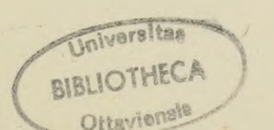
A PARIS,

Chez BERGER-LEVRAULT, Libraire

Rue des Beaux-Arts, 5, au coin
de la rue de Seine.

M. CM. XVII.

I.



CE VOLUME

A ÉTÉ TIRÉ A TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER ZONEN : 1 A 150 SUR HOLLANDE VERGÉ ET TEINTÉ ; 151 A 300 SUR VÉLIN DE HOLLANDE TEINTÉ, TOUS NUMÉROTÉS A LA PRESSE.

EXEMPLAIRE N° 190



LE VERGER DE CYPRIS

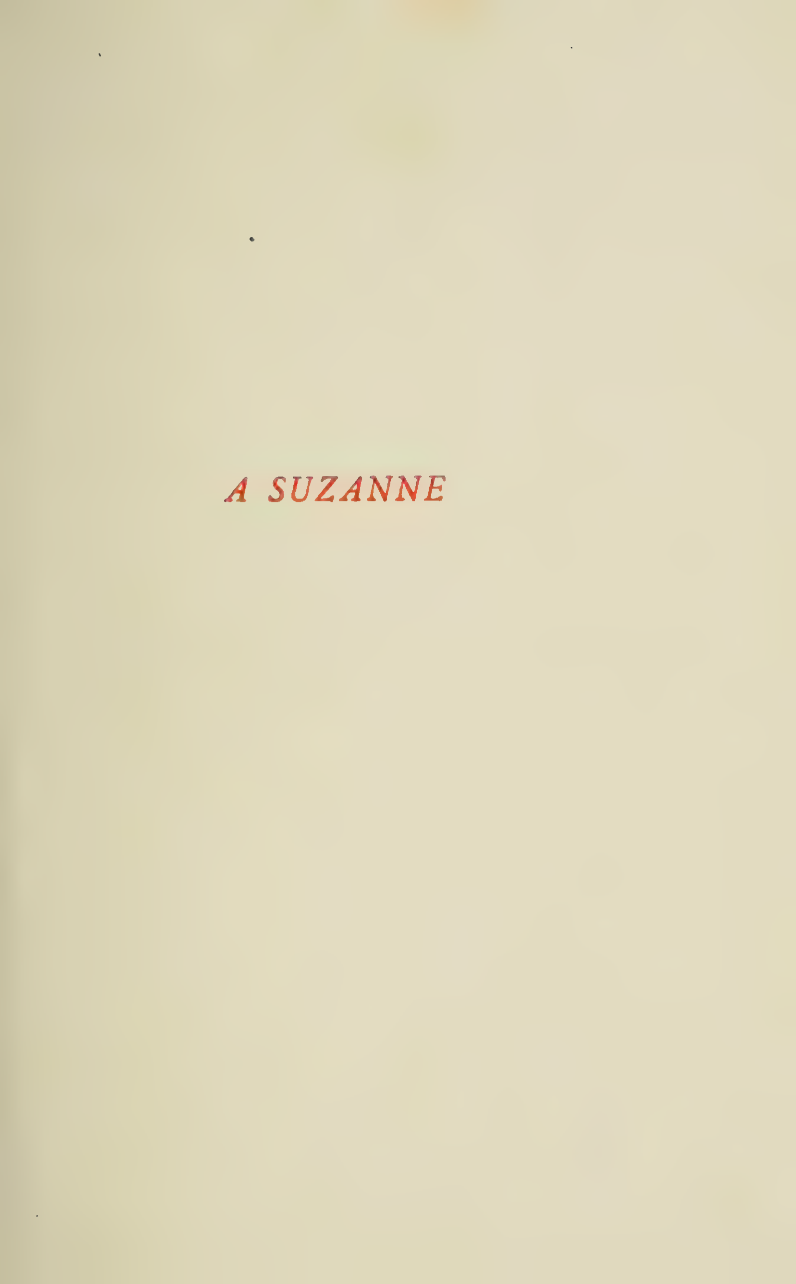


TABLE

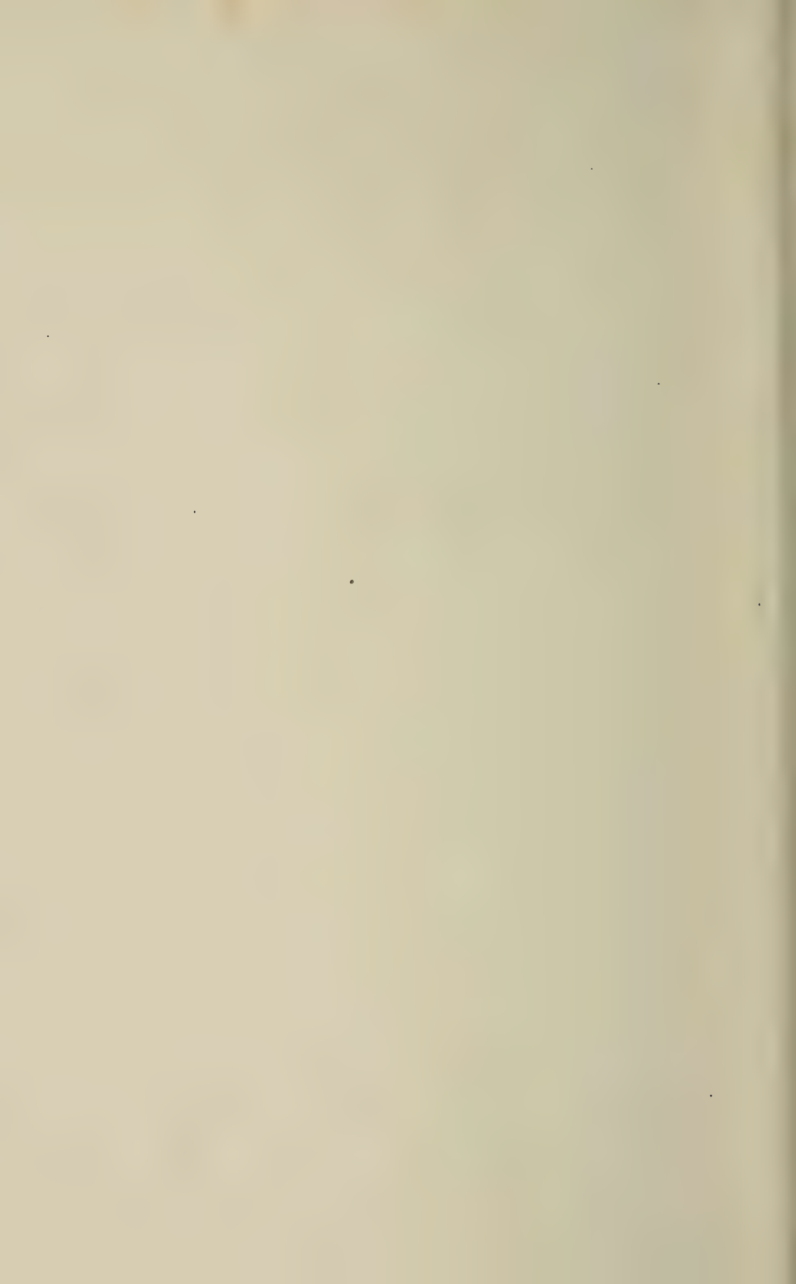
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.





A SUZANNE



DÉDICACE





DÉDICACE

Cueille au verger ces fleurs, car Cypris te les donne
En échange des pleurs que t'a coûtés Bellone !

1914-1917.





LE VERGER DE CYPRIS

2.





LE VERGER DE CYPRIS

O Reine de *Sabba !* qui, pour vaincre les hommes,
Connoiſſiez fards, parfums, philtres, eſſences, gommes ;

Aſpasie aux mots d'or ! vous qui donniez le ton,
En ce divin banquet, à Socrate & Platon ;

Salomé ! mouvemens impurs, danſes & fêtes
De la chair, qui valiez la tête du Prophète ;

A Cythérée offrant un ventre ſans défaut,
Muſicale, impudique & brûlante *Sapho !*

Didon ! ſur ton bûcher, en haut de la terraſſe,
Tords tes bras, maudiſſant ton amant & ſa race ;

Leſbie ! en votre gorge, où ſaignent deux coraux,
Gardant, comme en leur nid, de frêles paſſereaux ;

Vous qui cueilliez des lis pâles, blanche *Ophélie!*
Près du lac où vos yeux reflétoient leur folie;

Julie! aimant l'amour, préférant le latin,
Tantôt troublant Corneille & tantôt Triſſotin;

Charlotte! au tendre cœur ſous tes chaſtes ceintures,
Qui donnes ton ſourire avec tes confitures;

Marguerite! aux cheveux croulant ſur votre rein
Telle l'aube aux mains d'or ſur les vagues du Rhin;

Tallien! promenant par les Champs-Élyſées
Vos cuiſſes, au ſoleil de thermidor bronzées;

Vous à qui tous rêvoient, l'Empereur le premier,
Boucles de votre front, Madame *Récamier!*

Mouche, paniers, perruque, hauts talons, taille creuſe,
Clairon! chère à Boucher comme au ſenſible Greuze :

Vous n'aviez point Ses bras polis, ſes reins ardens,
Son giron maternel & ſes cruelles dens;

Ni de ſes vaſtes yeux allongés le vertige
Et ſon balancement d'ombelle ſur ſa tige;

Ni le torrent de ſes cheveux, ſes fines mains
Et ſon cœur favorable à mes ſanglots humains;

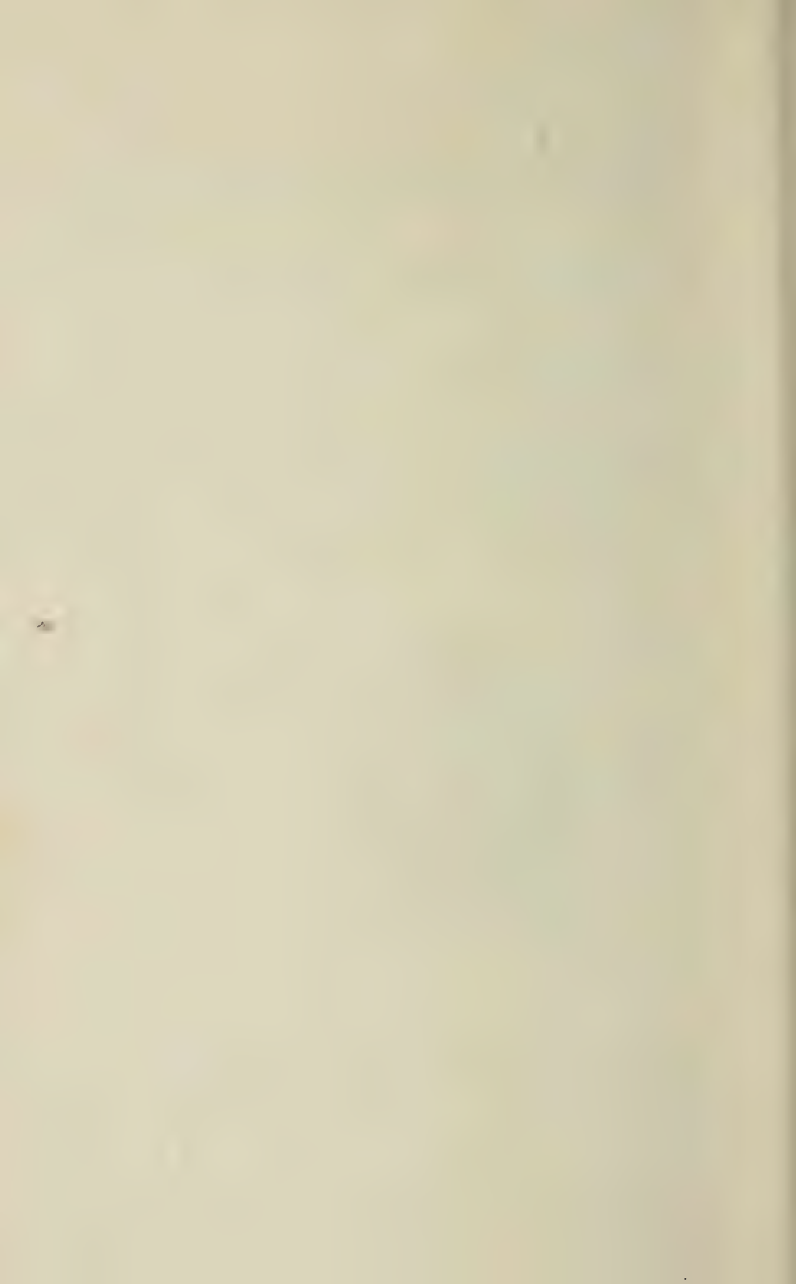
Ni ſa laiteuſe chair, par le ſoleil brunie,
Et ſon âme, reflet de mon humble génie ;

Ni les framboiſes d'or étoilant ſes ſeins nus,
Et ſes flancs généreux, de mon déſir connus ;

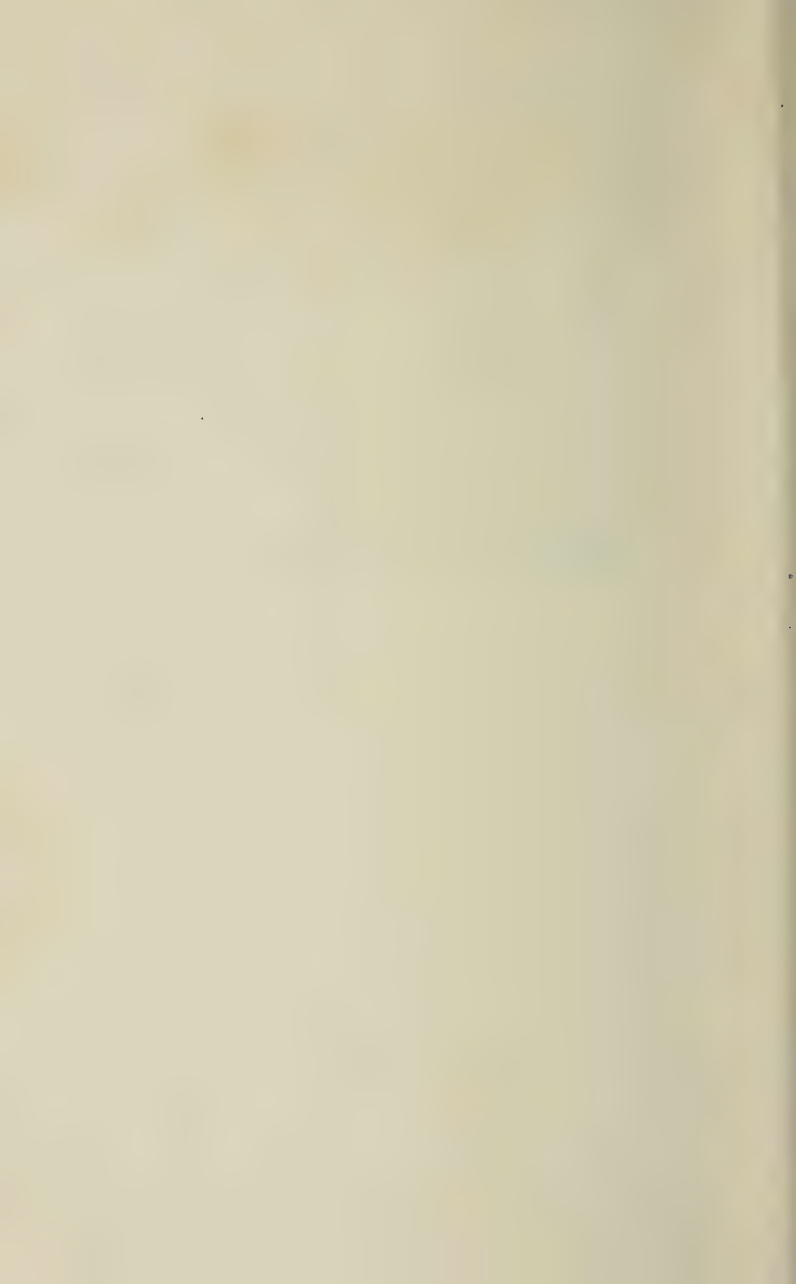
Ni ſa lèvre, tantôt chaude & tantôt humide,
Rouge autel de mon culte ou vainqueur ou timide ;

Reines ! voilà des fruits que pour vos beaux Bergers
Ni vous, ni toi, Cypris ! n'aviez en vos vergers.





PRIÈRE A CYPRIS





PRIÈRE A CYPRIS

PRIÈRE QUE JE FIS DEVANT LE TEMPLE DE CNIDE QUAND JE FUS ARRIVÉ A RECONNOITRE EN CYPRIS LA SAGESSE & LA BEAUTÉ

Je viens prier, ce ſoir, l'âme tout altérée,
En tes divins pourpris,
Aphrodite, Vénus, Aſtarté, Cythérée,
Immortelle Cypris !

Déeſſe de la mer & des humides rives,
Des vergers & des bois,
Des vignes & des lis, des pinſons & des grives,
Des biches aux abois ;

O Féconde ! ton ſang bout dans le tronc des arbres
Et le flanc des taureaux,
Et ton ſein déchiré nous livre les blancs marbres
Et les roſes coraux.

Fondement des cités, peuplant les ſolitudes,
Tu pris l'homme d'airain,
Le pliant à jamais aux douces ſervitudes
Du déſir ſouverain.

Ton ſourire éternel nous calme & nous énerve,
Déeſſe ! & ton ſeul nom
Nous évoque à la fois & la froide Minerve
Et la chaude Junon.

Beauté de l'eſprit pur & beauté de la forme,
Idée en floraiſon,
Diſcipline, harmonie, ordre, équilibre, norme,
O Sageſſe, ô Raiſon !

Déeſſe ! je ſuis né ſur ce ſol où la treille
Arrondit ſon cerceau
Sous les figuiers, le ſol de Provence, pareille
A ton divin berceau ;

Lorſque je reſpirois, enfant plein d'allégreſſe,
La lavande & le thym,
Je retrouvois l'odeur ſubtile de la Grèce
Et du pays latin.

Aphrodite! toi qui régnas ſur les Cyclades
Et ſur leurs champs d'anis,
Toi qui rends de langueur tes prêtreſſes malades,
Amante d'Adonis;

Cypris! toi qui cachois ton corps, ſous ta chlamyde,
Aux ſatires cornus,
Révélant le ſecret aux fils pieux de Cnide
De tes beaux membres nus;

Vénus! qui ſouriois à Catulle ou Pétrone,
Mère des durs Romains,
Sœur de la courtiſane & ſœur de la matrone,
Favorable aux hymens;

Cythérée! oh, répands ſur nos ciels clairs & triſtes,
Nos fleuves, nos étangs,
Et sur nos ifs taillés, nos boſquets janſéniſtes,
Ta grâce & ton printems.

Mais ton culte, *Aſtarté!* vient de la terre chaude
Où les religions
Naiſſent comme les fleurs, où comme un encens rôdent
Leurs folles légions.

Tu vis le jour ſur cette côte levantine,
Par delà l'Archipel,
D'où ſ'éleva plus tard, venant de Paleſtine,
Un plus tragique appel ;

Et je confonds, ſachant ne point faire un blaſphème,
L'amour de ton jardin
Et l'amour de Celui qui reçut le baptême
Dans les eaux du Jourdain !

Car ſi l'heureux époux à l'épouſe ſ'accorde
Grâce à ton tendre don,
Jéſus prêcha la loi de la miſéricorde
Et celle du pardon.

J'unirai dans mon cœur vos myſtiques chapelles,
Ton marbre roſe & blanc,
Cypris ! & tes arceaux par leſquels tu rappelles,
O doux *Chriſt !* nos élans.

Notre-Dame, Paphos ou bien Sainte-Sophie,
Égliſes, minarets,
Leur beauté, MA MAITRESSE ! en toi ſe glorifie
Toute quand tu parais.

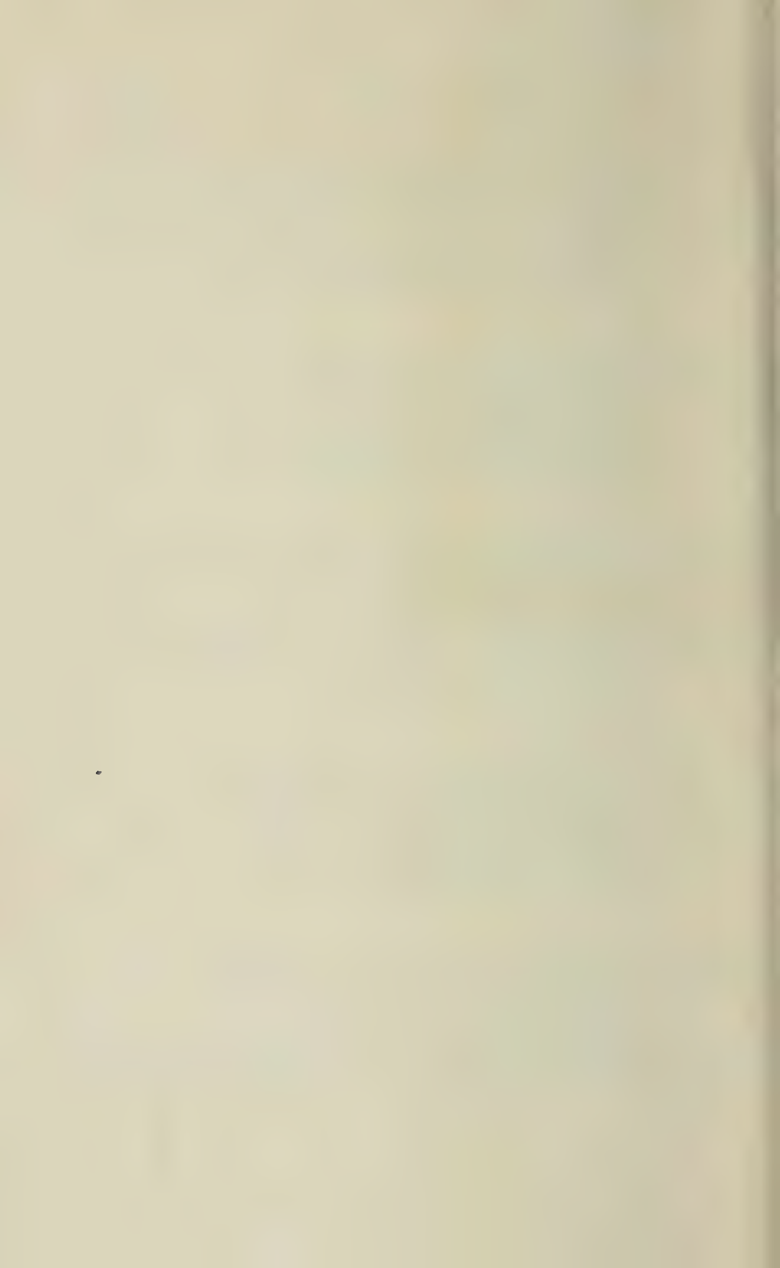
Il ſuffit que mes mains poſſèdent ta jeuneſſe
Pour avoir l'univers,
Et les cultes défunts de l'Orient renaiſſent
Dans tes yeux entr'ouverts.

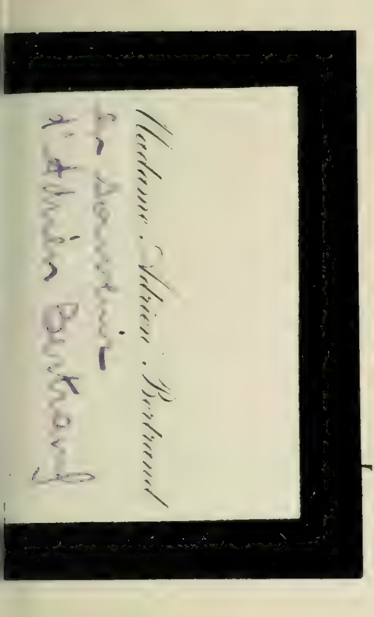
Il ſuffit de baiſer ton ventre magnifique
Et ſon temple odorant
Pour poſſéder la terre & la mer pacifique,
Comme un beau conquérant.

Il ſe peut que les noms des dieux paſſent & meurent :
Ici-bas tout eſt vain ;
L'Amour & la Beauté par le monde demeurent
Comme un ſouffle divin.

Si bien qu'un Sein parfait en ſa calme harmonie
Réſume, à ſon inſu,
Tout ce que le labeur & l'effort du génie
Ont lentement conçu !

Auſſi malgré Renan, *Cypris !* malgré Voltaire,
Je n'aurai nul remords
A derouler ton buſte & ſon divin myſtère
Hors du « linceul de pourpre où dorment les dieux morts » !





TS MURS

LES FRUITS MURS





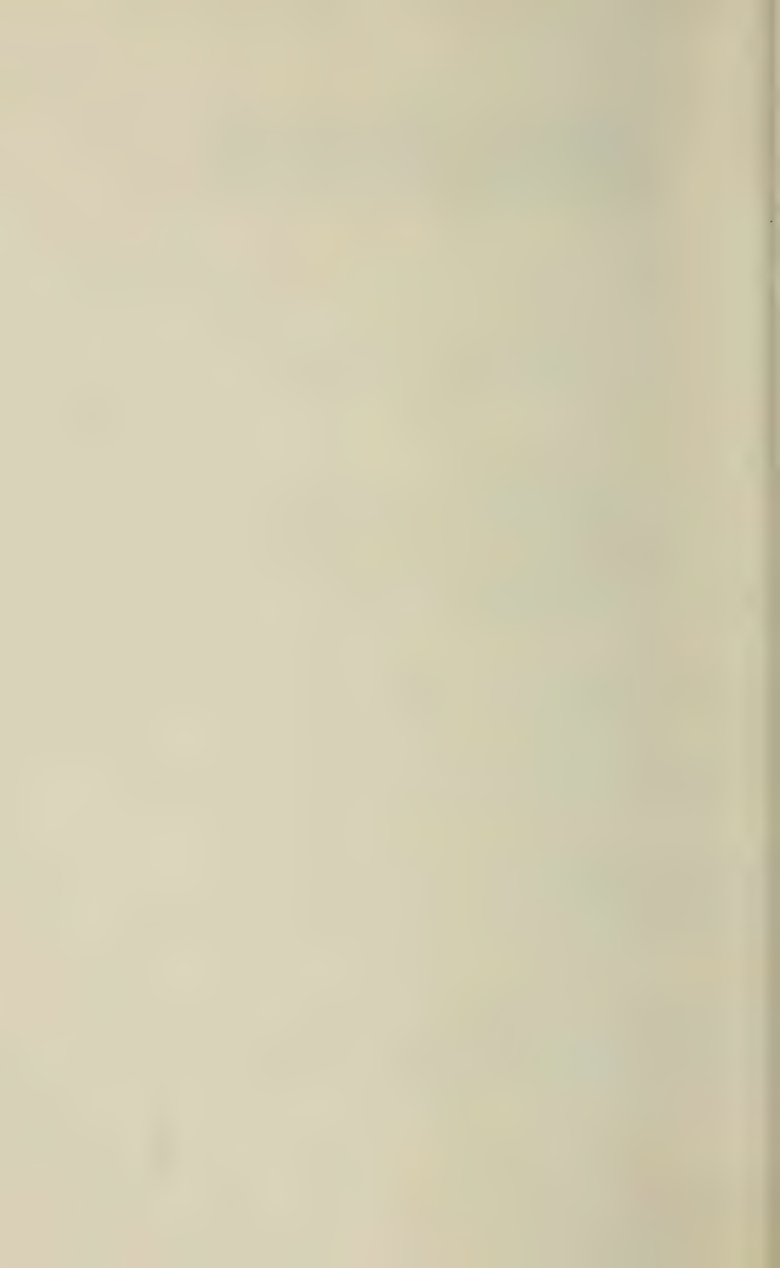
LES FRUITS MURS

Le vieux colon latin & le pieux berger,
L'époufe vertueufe & la pudique amante
Apportent fur l'autel la colombe charmante,
Les gâteaux & le miel & les fruits du verger.

Devant l'autel on voit le dieu lare émerger
Du fainfoin parfumé de méliffe & de menthe,
Et fon œil tour à tour fourit ou fe lamente
Au hafard des préfens dont il va fe gorger.

Mufe de mon jardin ! Lare intime, Pénate,
En l'honneur de ton fein, de ta lèvre & ta natte
Je mets fur ton autel ces agreftes fruits mûrs.

Humble don ! Mon enclos n'a point plus riche flore ;
Mais fes fruits font gardés pour toi par de grands murs :
Au doux foleil d'Amour ton cœur les fit éclore.



ÉPITRE A SUZANNE





ÉPITRE A SUZANNE

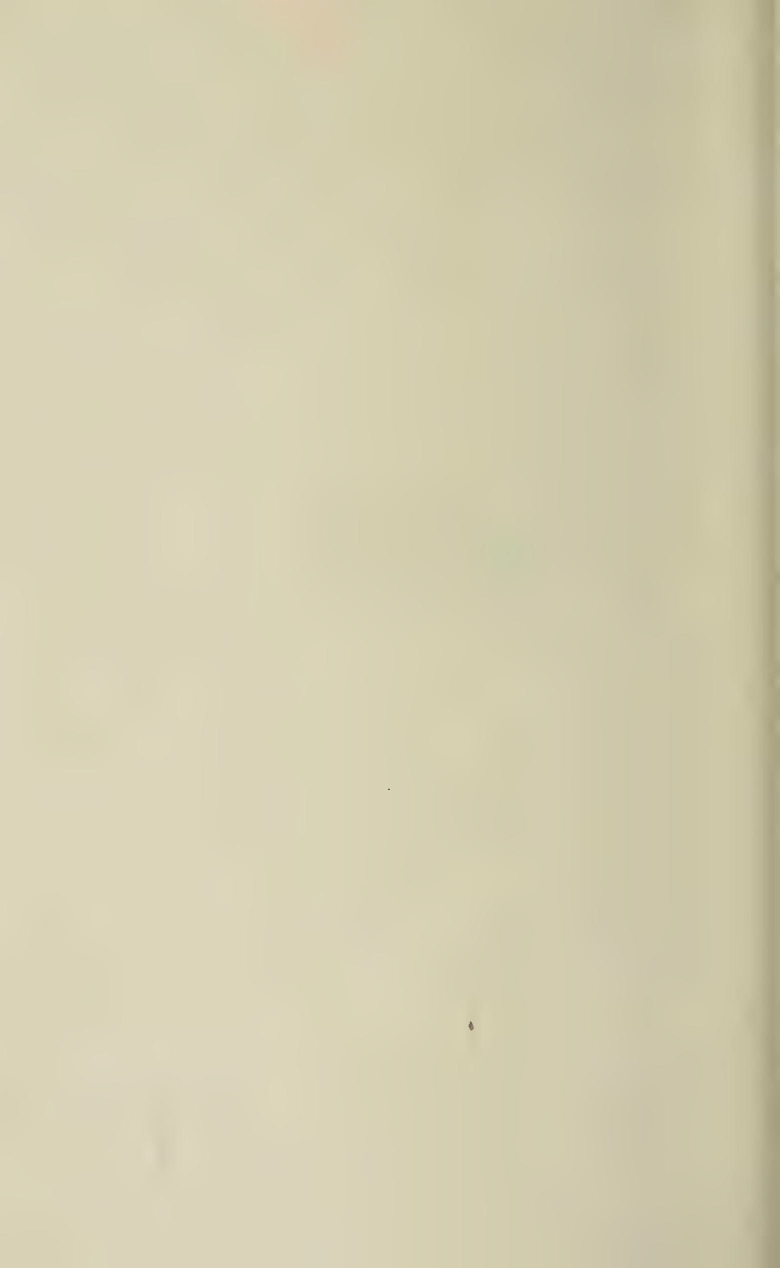
Lorsque de notre amour intime & familière
Il ne reſtera plus qu'un tertre de vieux lierre ;
Quand le tems, qui détruit Thèbe & le Parthénon,
Aura ſur notre pierre effacé notre nom,
Tu vivras dans les cœurs, ma Muſe inſpiratrice !
Par un printems léger *Dante* a vu *Béatrice :*
Et tant que durera le poëme de fer
De blonds cheveux toſcans éclaireront l'Enfer.
Hélène deviſoit le ſoir à la chandelle
Avec *Ronſard :* toujours nous nous ſouviendrons d'elle.
Et, par la tiède nuit tombant du ciel romain,
Horace a careſſé ta gorge de ſa main
Et tout ton corps fleuri comme une citronnelle,
Lydie ! & ta mémoire en demeure éternelle.

Et voici qu'à mon tour, ô *Suzanne !* je veux
Que ton nom ſoit vivant pour nos petits-neveux,
Et, dominant mes vers, vole de bouche en bouche.

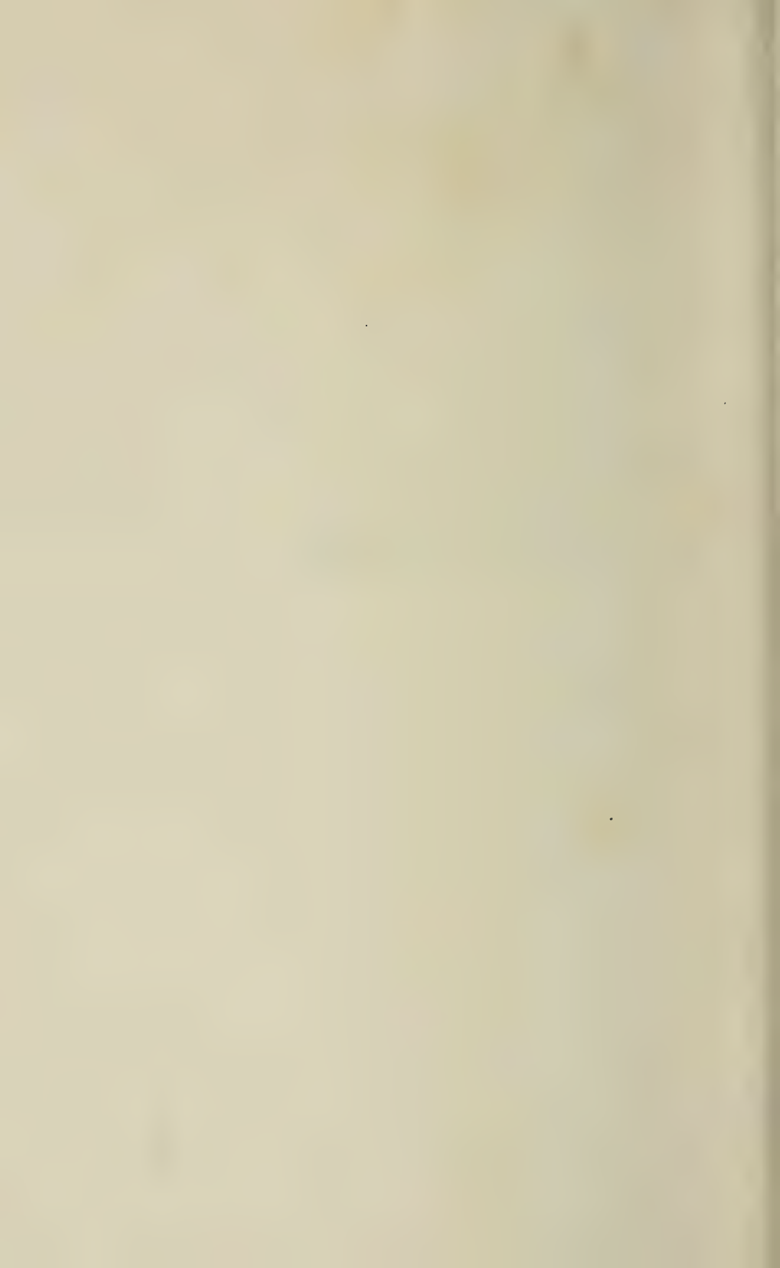
4

Or ſi je veux, ainſi que d'une vieille ſouche
Fleurit la grappe neuve au ſoir de chaque été,
Que mon poëme ſoit dans mille ans répété,
Jeune rameau d'un tronc où bouillonne la ſève ;
Si pour ces vers je veux l'éclat loyal du glaive ;
Si je veux qu'ils ſoient grands, plus grands que des héros,
Plus vigoureux qu'un jeune couple de taureaux,
Plus hauts qu'au ciel lointain l'étoile impériſſable,
Et plus nombreux qu'au bord des eaux les grains de ſable
Ou qu'aux champs de l'été l'or riche des blés mûrs ;
Plus ſolides encor que Rome & ſes vieux murs ;
Et ſi, pour couronner leur victoire, je rêve
Qu'à l'heure où le déſir ſ'aſſoupit & fait trêve,
Laiſſant flotter ſur nous un vaſte apaiſement,
A ſa Maîtreſſe diſe ou murmure l'Amant,
Tout bas, & s'endormant ſur ſes épaules nues,
Ainſi qu'un chant d'amour, mes cadences connues ;
Oui ! ſi moi, prêtre obſcur de la rime et du vers,
J'ai l'orgueil de vouloir qu'à ces rivages vers
Leſquels ont abordé les aëdes, mes maîtres,
Parviennent humblement ces rythmes & ces mètres,
C'eſt que je veux laiſſer, ſillages éclatans,
Tous les beaux ſouvenirs de nos jeunes printems !





LE PHARE



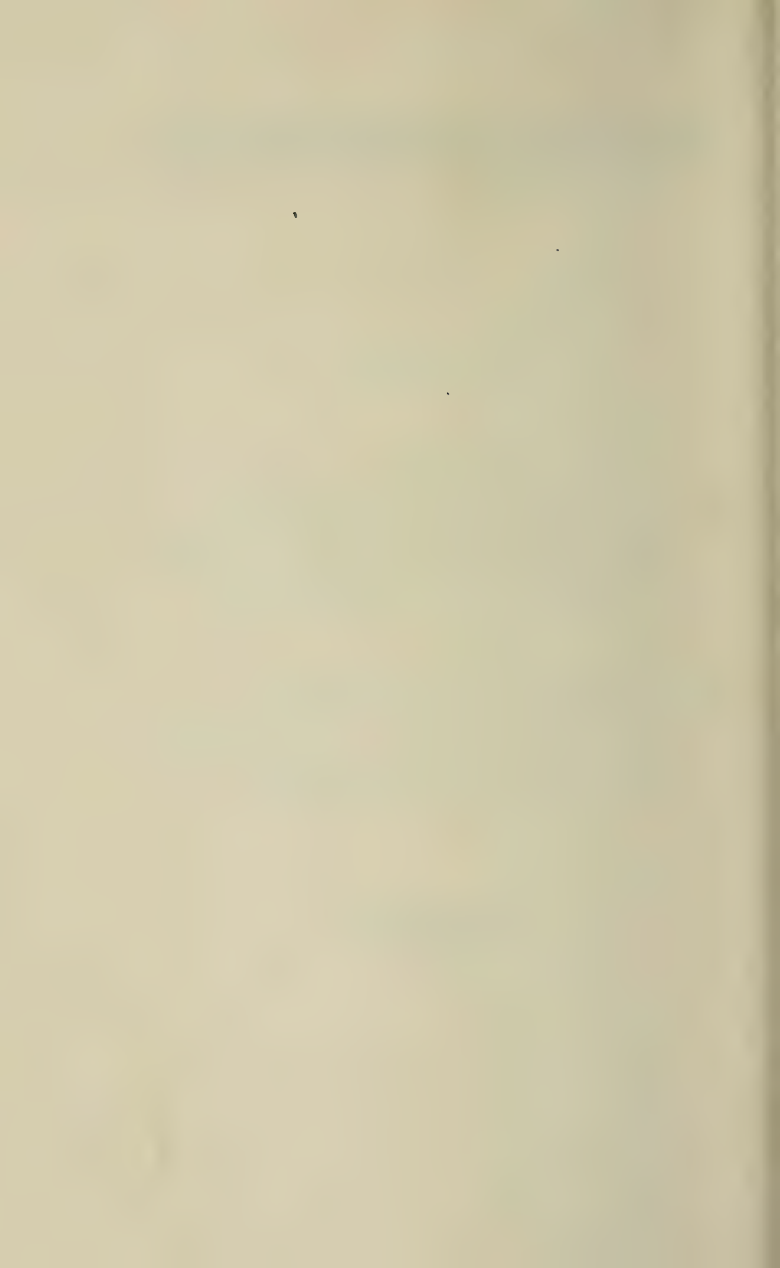


LE PHARE

Ne crains rien : ni les vents, les mouſſons & leurs râles,
Ni les bancs, les récifs trouant le flot amer ;
Vois briller, pour blanchir l'ombre des nuits auſtrales,
Au ciel la Croix-du-Sud, le Phare ſur la mer.

J'accomplis ſans trembler l'obſcure traverſée,
Tel un bon nautonier, du terreſtre ſéjour :
Car tes Yeux, tes grands yeux, ſur ma barque bercée
Ramènent la lumière & font ſurgir le jour !





LE SPECTRE





LE SPECTRE

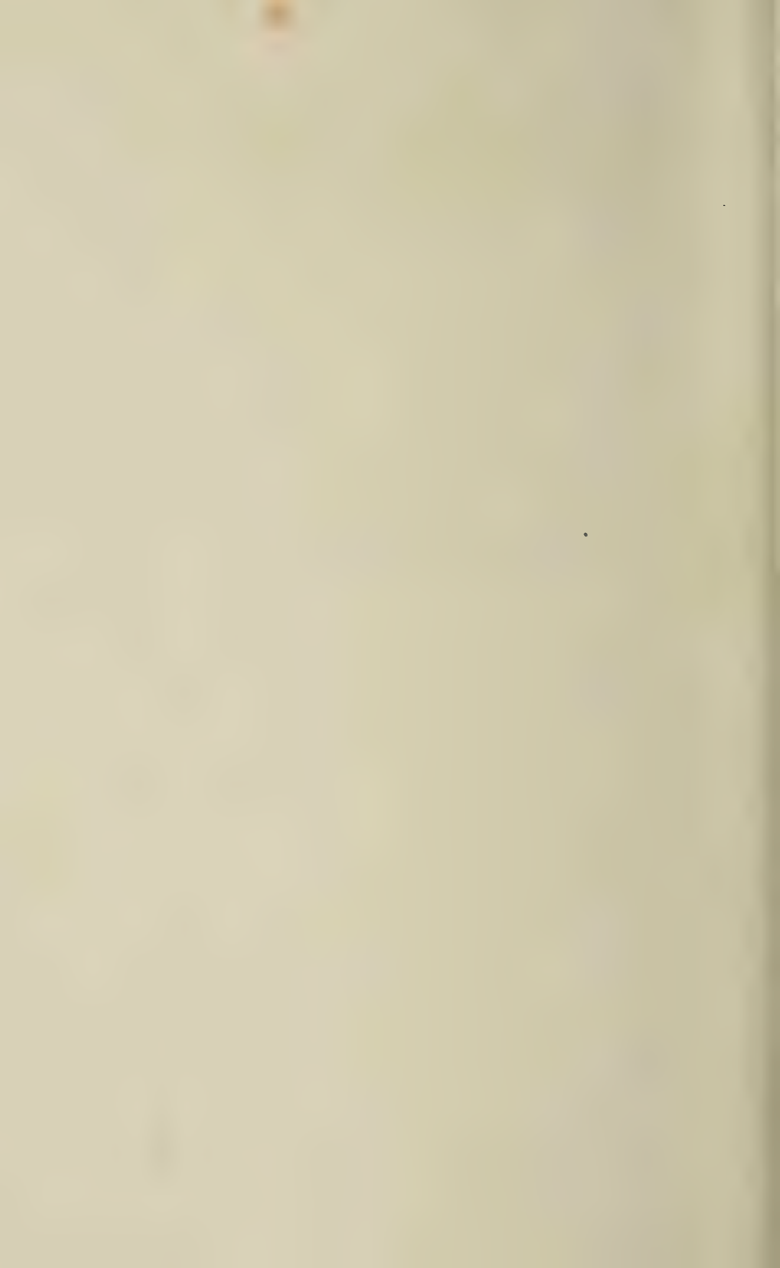
Zoroastre, une nuit, rencontra ſon image
Qui marchoit devant lui ſans fard ni vêtement :
Et, d'avoir pénétré juſqu'en ſon cœur, le Mage
Friſſonna de terreur & d'épouvantement.

Et moi, par cette nuit, pareil à Zoroaſtre,
Si mon ſpectre naiſſoit aux rayons d'Aſtarté,
Je le verrois ſans peur reſplendir comme un aſtre :
Car ce qui brille en moi n'eſt que votre clarté !





LE JARDIN





LE JARDIN

Ce ſoir, ſous le tilleul, au bord du vieux baſſin,

Ma bien-aimée ! il eſt robuſte & chaud ton ſein
Où repoſe mon front...

... j'ai relu le paſſage
Préféré des romans les plus chers.
Être ſage,
Être grand, & ſuivant la parfaite raiſon
Se diriger, avoir le bonheur pour maiſon,
Pour temple une harmonie infinie & ſplendide,
Eſt-ce porter en ſoi Don Quichotte ou Candide ?

Tu dors ? Le vent eſt doux comme un air de Mozart.
Écoute-moi. Cauſons. Et ta main, au haſard,
Effleurera mon front, mes yeux, ma chevelure...

Ah ! vivre, c'eſt avoir ton amour ſans fêlure,
Pur comme un beau criſtal, tes élans ingénus,
L'abandon de ton corps ſacré, de tes ſeins nus,
Et le calme océan de tes larges prunelles !
Vivons cachés : des ifs, des boſquets, des tonnelles,
Un étang, quelques fruits pouſſant dans le verger,
Des fleurs, les bruits du ſoir, les appels d'un berger
Nous ſuffiront.... Savoir ſ'aimer... ſavoir ſe taire !
Une chaumière, un cœur, les romans de Voltaire,
Sourire au jour nouveau d'un indulgent dédain,
Et voilà... Cultivons tous deux notre Jardin !
Baucis & Philémon, vous dont le tems avide
N'a ſu ravir l'amour que nous chantoit Ovide,
Vieux amans ! vous, *Daphnis, Chloë,* jeunes amans,
Qui, ſous les plus beaux ciels n'aviez d'autres tourmens,
Par les ravins nacrés que la lumière arroſe,
Que de vous careſſer le corps de marbre roſe !
« C'eſt là qu'eſt le bonheur », nous dit SANCHO PANZA...

Oui, mais le CHEVALIER DE LA MANCHE penſa
Qu'il falloit aux grands cœurs une autre desſtinée :
Les combats élevoient ſon âme ; Dulcinée
Paroiſſoit à ſes yeux Aphrodite, & rêvant
D'infini, ſ'il chargeoit les vieux moulins à vent,
Vaincu, joyeux, mourant, — ſoudain leurs bras de toiles
Lui montroient le chemin de leurs ſœurs, les étoiles !

Ah ! l'air paſſe en laiſſant un ſon de clavecin
Et ton épaule ronde eſt un tiède couſſin....

Au combat ! — nos baiſers, ſinon, ſont éphémères —
Pour tous les rêves fous & toutes les chimères !
Au travail ! Réſumons en nous l'immenſité
Des ſiècles. Sens-tu point une jeune cité
Naiſſant ? Tumulte, effort, révolte populaire,
Au monde vous créez un matin qui ſ'éclaire ;
Mon chant vient ſ'abreuver à ſon fleuve nouveau
Et jaillit, comme un or loyal, de mon cerveau !
Qu'importe la douleur de nos amours flétries
Puiſque j'ouvre aux penſeurs de nouvelles patries :
Lutter, ſouffrir, debout ſans dormir ni ſ'aſſeoir,
Vivre mille ans, être éternel en un ſeul ſoir !
Oui, qu'importe la mort, ſi l'éternelle vie
Du ſouvenir ſaiſit ma mémoire ravie
Pour la chanter aux tems futurs d'un même ton :
Je mourrai comme eſt mort Pétrone ou bien Caton !

Laiſſons la volupté divine & ses pareſſes :
Je ne ſais plus ta lèvre, objet de mes careſſes !

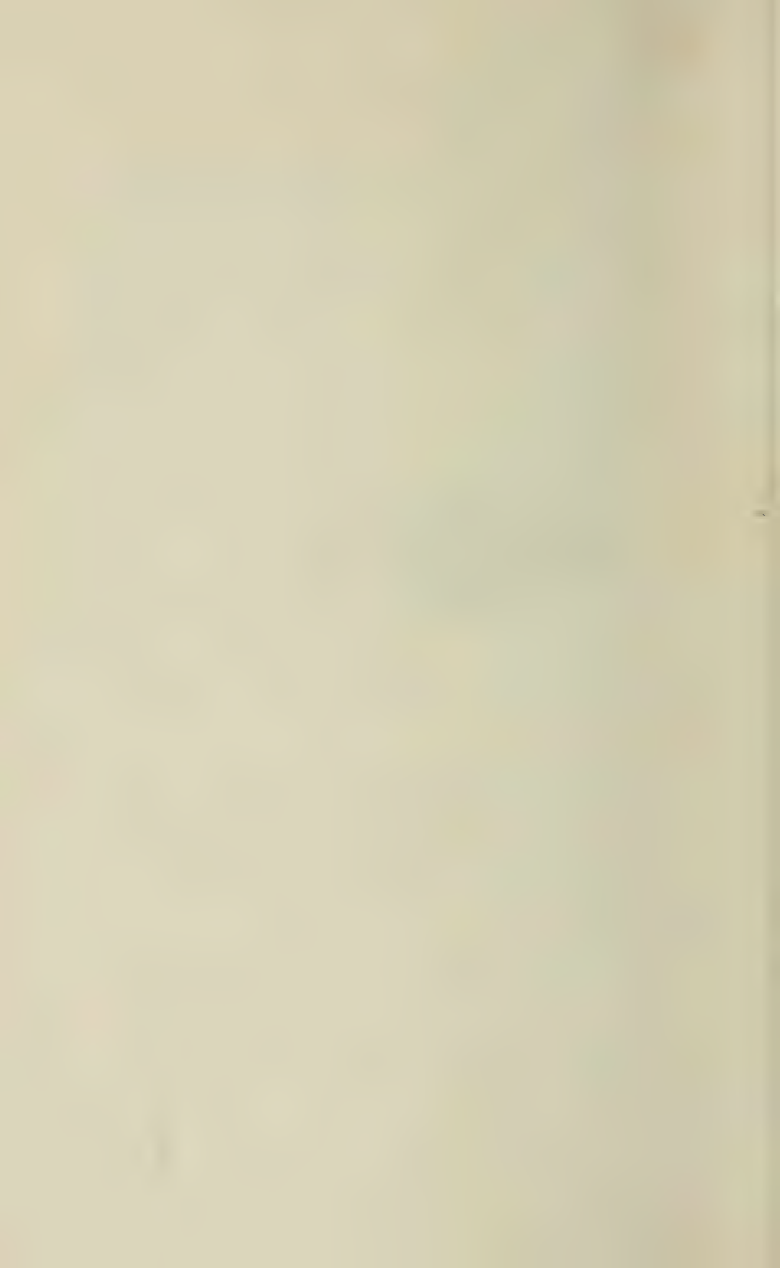
Au ſein même des vents l'aigle conſtruit son nid
Sur les chauves ſommets de glace & de granit,
Et les plus hauts ſapins, couverts de poudre blanche,
Croiſſent dans les régions où règne l'avalanche.

Homère nous chantoit, au ſon du tympanon,
Vos luttes, vos fureurs, Achille, Agamemnon,
Tandis que les amours n'inſpiroient que le pâtre ;
Et *Virgile* vivoit au tems où Cléopâtre
Avoit voulu ſaiſir en ſa petite main
Tous les jeunes ſoldats du vieux monde romain.
Par l'aurore infernale & la ſombre épouvante
Des ſiècles en travail apparoiſſoit le *Dante,*
Et, *Voltaire,* ton doux Candide prépara
L'aube ſainte de Robeſpierre & de Marat !
Oh ! drame intérieur, lutte plus familière,
Plus ſombre que connut *Paſcal* comme *Molière ;*
Oh ! déſeſpoir d'*Iſeult,* douleur par qui ton nom
Vient voguer juſqu'à nous, *Héloïſe ! Manon,*
Vous vivez grâce au ſang de vos chaudes bleſſures !

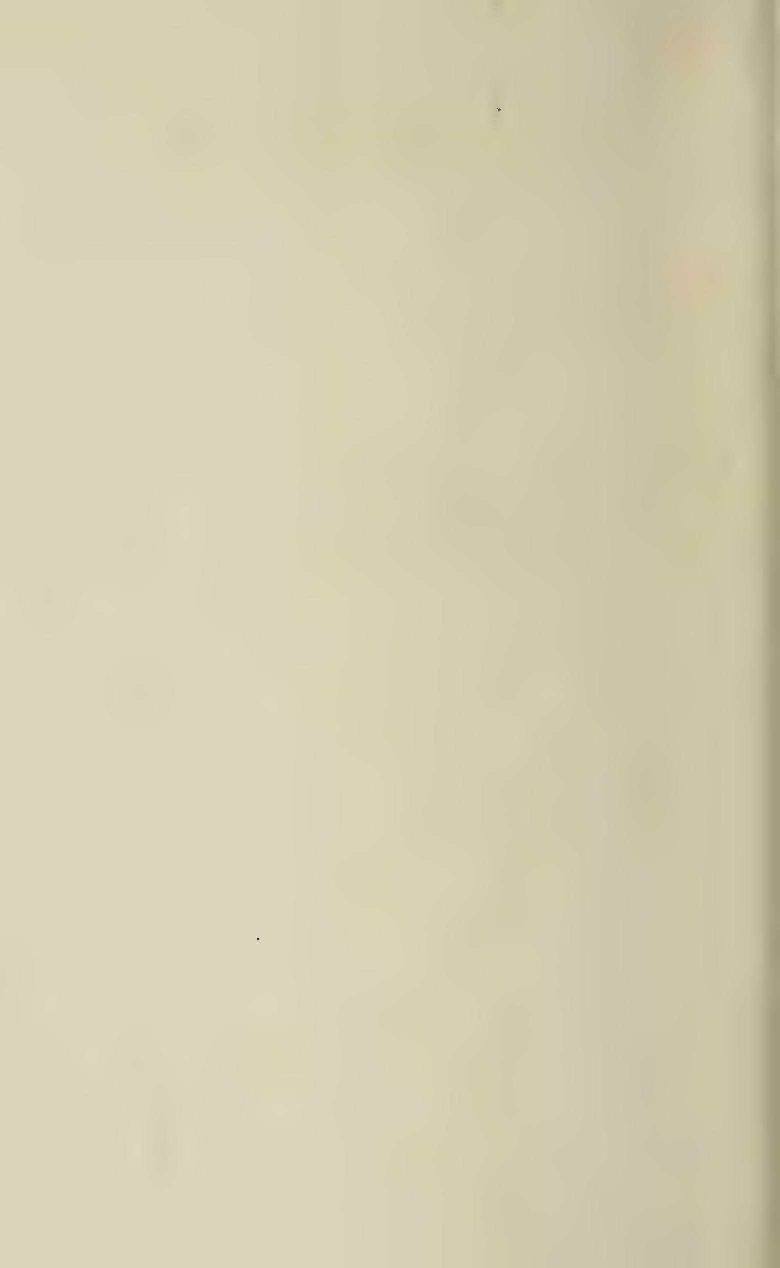
Par vos routes de lutte & d'héroïſme, ſûres
Pour aller vers la gloire & vers l'éternité,
Conquérant de l'eſpace & de l'immenſité,
DON QUICHOTTE ! voici, je vous ſuivrai !
Les piques
Et les chants font de nous des chevaliers épiques,
Ivres de l'idéal du ſombre Paladin !

« *JE PRÉFÈRE TA GORGE & CE PETIT JARDIN !* »...





LE VOYAGE





LE VOYAGE

Viens... Fuyons la cité, ſa pouſſière & ſes flaques
D'eau boueuſe... Partons... Nous relirons Jean-Jacques
Dans un village.... Il eſt de ces hameaux encor
Qui paroiſſent plantés comme un joli décor.
Tout eſt prévu : le ciel, les roſſignols, l'arome
Des églantiers, le lac & le vieux toit de chaume....
Nous n'irons pas plus loin : & pourtant nous ferons,
— Ma tête sur tes ſeins maternels, chauds & ronds —
Un beau voyage plein de belles aventures...

Nous verrons le Pays fabuleux !

Les mâtures
Se gonflent des voiliers noſtalgiques & lens.
Le mouvement des flots berce des goëlans
Pareſſeux. Les ibis rêvent auprès des cygnes.
Des îles de corail voient ſ'adoucir leurs lignes
Sous le brouillard d'azur que verſent les rayons...
Tu frémis... Le ſoleil éclate... Appareillons !

Je n'irai point, pareil à ces vieux capitaines
Dont parle Hérédia, vers les rives lointaines
Conquérir leurs tréſors.... Je les poſſède ; car
J'ai le gouffre ſtrié d'or clair de ton regard !
Ton palais eſt d'onyx & ta chambre d'opales ;
Tous les joyaux ſont là : ſaphirs noirs, béryls pâles,
Émeraudes, rubis ; & les bleus diamans
Sont d'innombrables, purs, lucides firmamens !

Nous voguons.... Le vaiſſeau ſ'incline ſur ſes toiles...
Ouvre tes yeux : ce ſont pour nos ciels les étoiles.
Nous traverſons l'Eſpace et le Tems...

Les bergers
De l'Hellade ont laiſſé paître dans les vergers
Leurs troupeaux, & leurs doigts harmonieux & preſtes
Modulent les accens de leurs chanſons agreſtes....

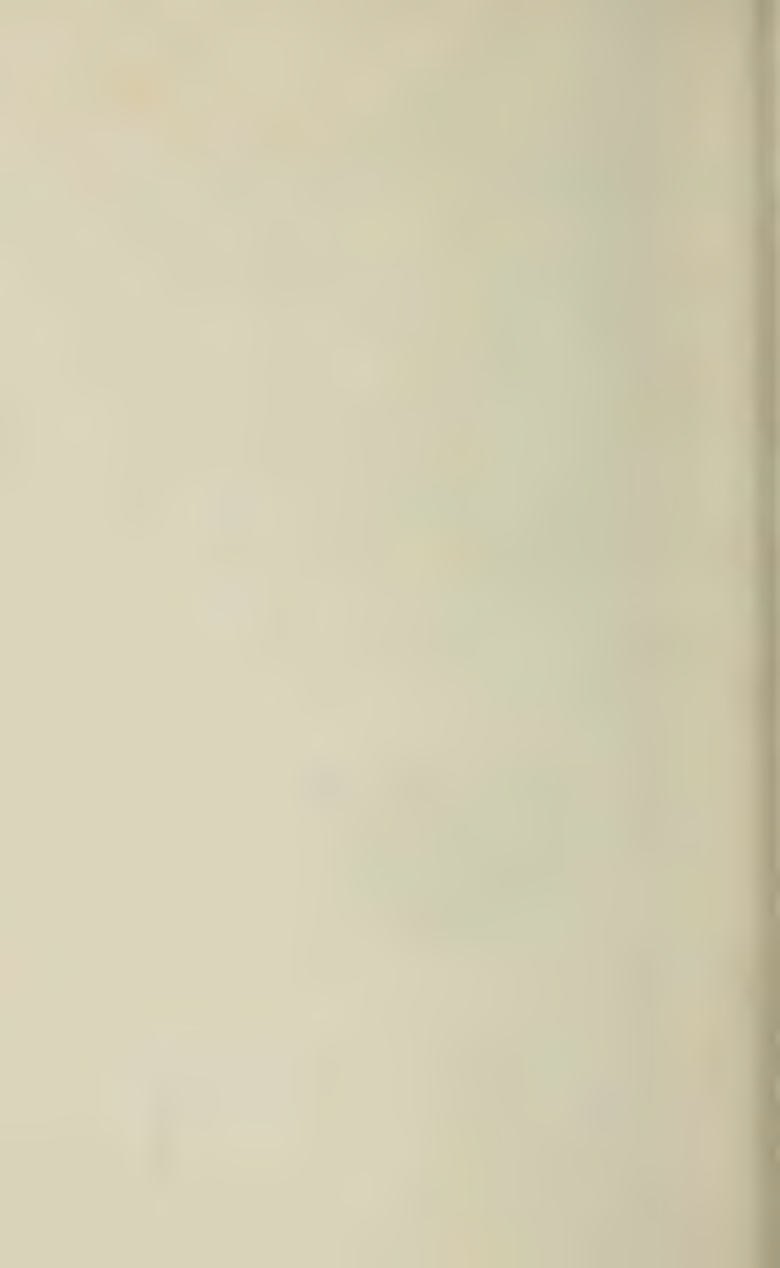
Aux cohortes l'orgueil des durs combats ! Le ſoir
Répand ſa paix. Caïus vient ſur ſon banc ſ'aſſeoir ;
Il déroule avec ſoin le volume fragile
Où le ſcribe a tracé les œuvres de Virgile
Et rit de voir le pampre empourprer les raiſins....

Je ſens venir vers nous les horizons voiſins ;
Les ſiècles révolus paſſent à tire-d'ailes
Et tu les réfléchis dans tes larges prunelles.

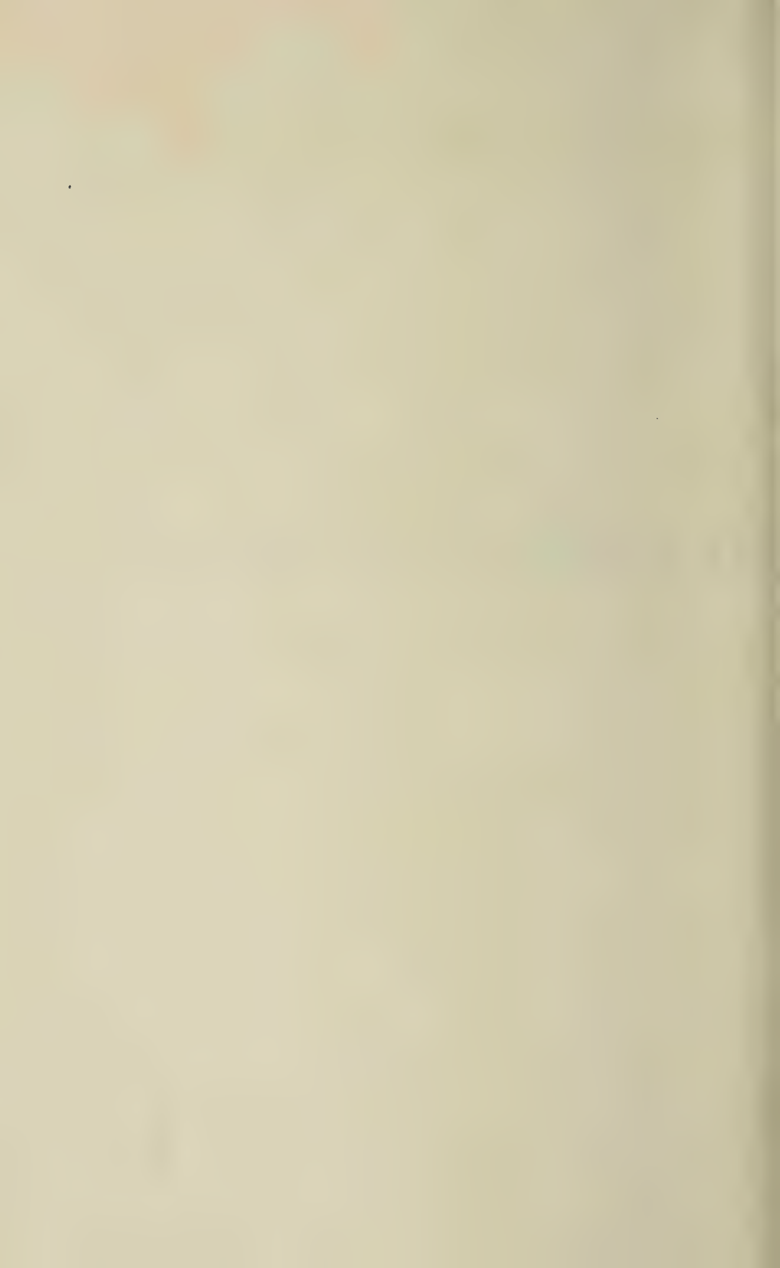
Les vieux ſoleils amis, les aſtres inconnus
S'illuminent : je tiens dans mes mains tes pieds nus !

Nous n'aurons pas quitté nos parcs : ni les pelouſes
Et les framboiſes qui de tes ſeins ſont jalouſes,
Ni les maſſifs taillés ſur les vertugadins,
Les roſiers & les lis graves de nos jardins.
Nous n'aurons pas quitté nos forêts : ni les chênes,
Ni les muguets du val, où les ombres prochaines
Agitent d'un friſſon le miroir des étangs...
Et voici : nous aurons vécu tous les printems,
Tous les pays, du pôle aux arènes numides,
Par le baiſer d'amour de tes lèvres humides ;
— Deux petits paſſereaux s'embraſſent dans leur nid —
Tu vois... Nous aurons fait le tour de l'Infini !





LE MYRTE ET LE LAURIER



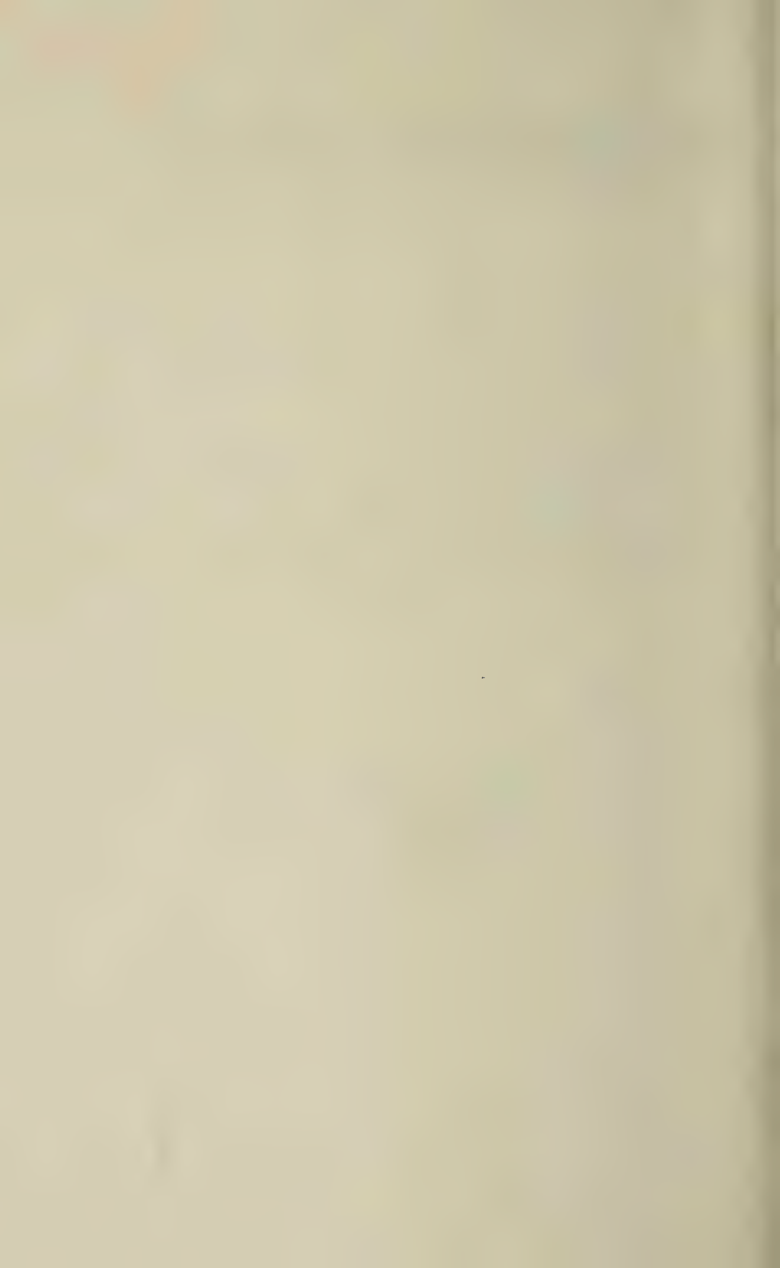


LE MYRTE ET LE LAURIER

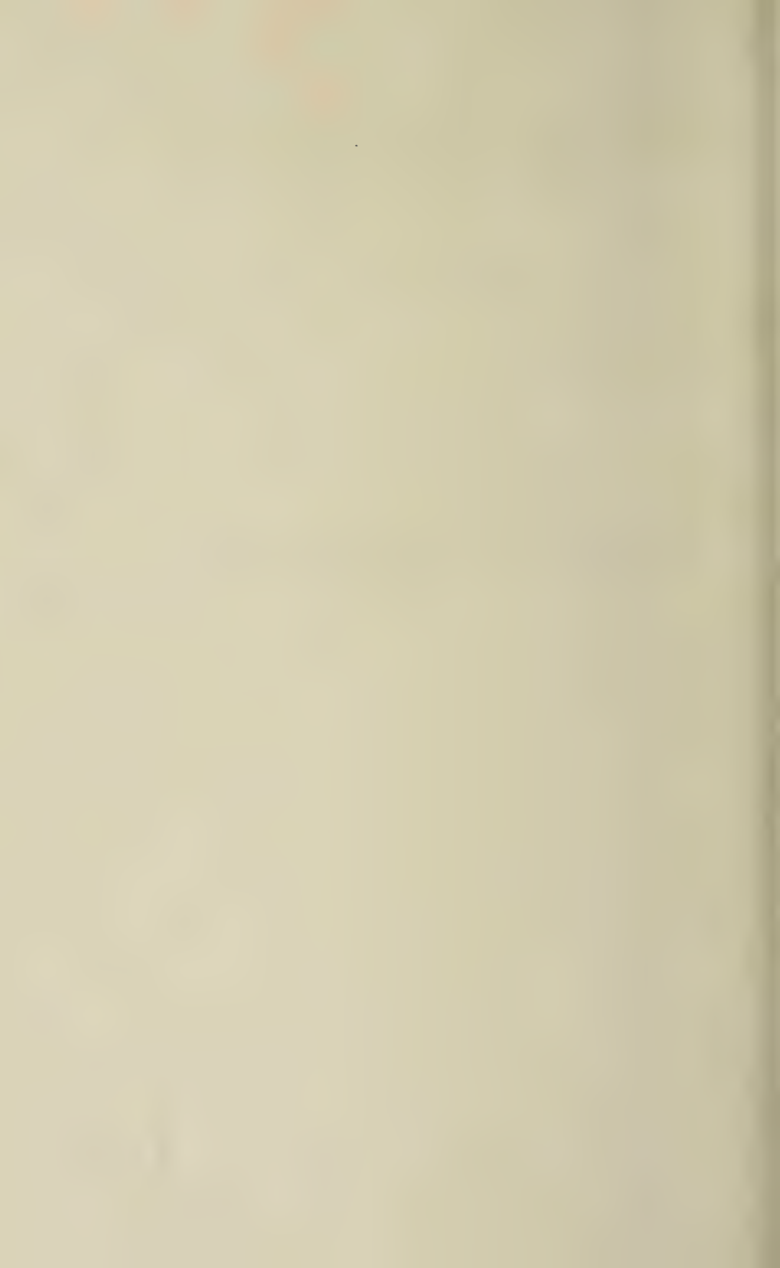
Sur mon tertre ne plante point des aſphodèles :
Unis, pieuſement cueillis dans le Vallon,
En l'honneur de mes chans aux Neuf Muſes fidèles,
Le myrte de *Vénus* au laurier d'*Apollon !*



6.



AU SEUIL DE L'AN NEUF





AU SEUIL DE L'AN NEUF

O DERNIER jour du dernier mois ! répands ta cendre
Et ta poudre !... Rejoins les ſiècles abolis...
Horreur : un an nouveau !... Que ſert donc de deſcendre
S'il faut gravir encor tes eſcaliers polis ?

Aux éternels printems notre âme eſt condamnée,
Vaiſſeau que l'alizé régulier ballotta
Toujours de mer en mer & d'année en année :
Noël ! L'An neuf ! Montons... Montons vers Golgotha !

Qu'êtes-vous, douze mois, qui ſerez ma demeure ?
— Une Égliſe ?... Les temps maudits renaiſſent tels :
Dogme, qui veut qu'en nous toute lumière meure,
Foi des bûchers ſanglants tranſformés en autels !

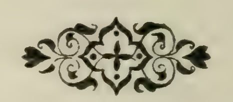
— Un Sépulcre ?... Et déjà, de ſa prunelle ardente
Il m'attire, montrant ſes chemins grands ouverts...
Oh ! drames infernaux de Shakeſpeare & de Dante,
J'ai peur : car avec moi mourront auſſi mes vers !

— Un Palais ?... Qu'il eſt beau dans la clarté légère !
Mais voici : Le bonheur eſt un hôte inconnu
Dans ſes murs : point d'amour ! Ni nymphe ni bergère ;
Ni faune, ni bouvier ; ni ſerment, ni ſein nu !

Tombeaux ! Priſons !... Pourtant près du lac, ſur la berge,
Quel eſt ce toit ?... Les fleurs le vêtent d'un manteau.
Des ſenſibles amans eſt-ce la bonne auberge,
Eſt-ce votre maiſon, *Madame d'Houdetot ?*

C'eſt là l'humble logis, ſous le chaume & l'ardoiſe,
Durant ces douze mois qui ſera ma maiſon.
Alentour du verger, les vignes & l'armoiſe,
Les guérets ou les blés marqueront la ſaiſon.

Puiſſent les Mois obſcurs me devenir propices ;
Que de mon tendre amour ils écartent le deuil :
J'entre dans la maiſon ſous d'éclatans auſpices,
Car tu te tiens debout, MA MUSE, ſur le ſeuil !







OFFRANDE





OFFRANDE

Quand nos corps dormiront ſéparés dans la tombe,
Poëtes ! qui ſerez l'aurore & le printems,
Liſez mes vers, aux ſoirs où l'or ruiſſelle & tombe,
Sachant qu'en eux nos cœurs ſont unis pour les tems.

Puiſque tes longs cheveux, plus triſtes que décembre,
Coulent autour de moi comme des fleuves d'ambre ;
Puiſque ta lèvre humide a l'odeur du benjoin
Et le joyeux éclat des plus beaux jours de juin ;

Puiſqu'en ton corps ſacré j'ai placé mon ſeul culte,
Que le monde viſible & l'univers occulte,
En frémiſſant de vie ainſi que des eſſaims,
Se réſument dans l'abſolu de tes deux ſeins ;

Puiſque, diſpenſateurs tour à tour des déſaſtres
Et du bonheur, tes yeux immenſes ſont des aſtres
Dont les clartés me font miſérable ou vainqueur,
Je te donne ces vers, mon génie & mon cœur!

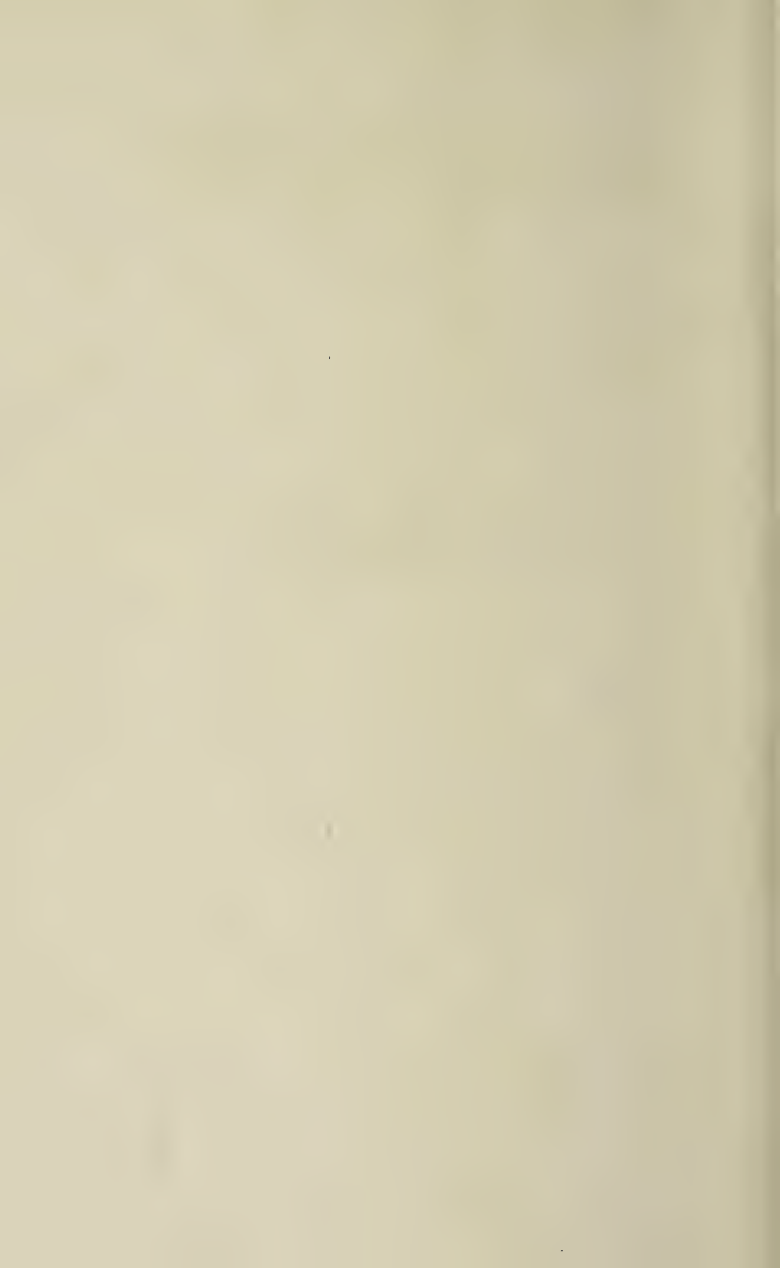
Poëtes! qui viendrez aux époques lointaines,
Si mes vers ne ſont point des hôtes inconnus
Sachez qu'ils ont jailli, comme l'eau des fontaines,
De ſon vaſte regard & de ſes deux ſeins nus!







LE DÉSERT





LE DÉSERT

Une nuit formidable a revêtu la terre.
Le désert en paroît plus vaste & plus austère ;
Et voici que la Croix-du-Sud au ciel a mis
Des astres inconnus au lieu d'astres amis.
Aucune brise d'air ne ride la lagune.
L'oasis en dormant rêve aux nuits où la lune,
Éclairant les palmiers & les bambous pâlis,
Fait frémir les rameaux chargés de bengalis.
Aucun bruit, si ce n'est, vers les berges des îles,
Dans les roseaux, les pas prudens des crocodiles
Et le frisson que donne aux plantes en rampant,
Comme un ruisseau parmi les herbes, le serpent...
Je rêve à vous, pays lointains ! pays de gloire,
De l'indolente Seine ou de la calme Loire,
Dont la douce lumière & les clairs horizons
Donnent un même orgueil à toutes les saisons,
Où les tièdes printems ont des aubes timides
Et les automnes d'or rouillent les bois humides...

Soudain, comme un écho de mon immenſe ennui,
Un long gémiſſement a traverſé la nuit :
Pleur du déſert ſtérile & de la terre nue,
Étouffante clameur du ſol & de la nue,
Tel un ſoupir profond qui finit en ſanglot.
Sort fatal de la Terre, inévitable lot,
Que d'avoir, elle auſſi, ſa plainte & ſa faibleſſe,
De connoître le dard qui lacère & qui bleſſe,
Et de ſuivre, pareille au pauvre cœur humain,
Souveraine douleur ! ta voie & ton chemin...
Ainſi, ce bruit lointain qui ſ'exhale & qui rôde
Et circule & grandit à travers la nuit chaude,
Tel un déſir confus du vieux ſol endormi,
C'eſt la voix du Déſert.

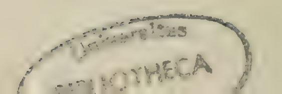
Le Déſert a gémi !
Inécond, il ſe plaint ; aride, il ſe lamente.
Il ſonge aux prés où croît la verveine & la menthe,
Aux vergers où mûrit la figue & le cédrat,
Aux parcs que les muguets recouvrent comme un drap,
Aux bois où le printems en frondaiſons nouvelles
Jaillit, aux champs jonchés par les blondes javelles
Des orges, des maïs, des ſeigles & des blés....
Car c'eſt bien là le ſens de ces appels troublés :
Jaloux des plus beaux fruits des jardins d'Heſpérie
Le ſtérile déſert veut être une prairie !

Or, tel un large écho répétant fon émoi,
Je fens comme un défert qui fe lamente en moi !
Vains défirs, vieux regrets, ineffables convives,
Voici que vous bramez vers les fontaines vives ;
Chimères des grands foirs, faux orgueils, rêves vains,
Poëmes fillonnés par des éclairs divins,
Vous afpirez au puits qui prodigue fon onde,
Faifant du fable aride une plaine féconde,
Au ruiffeau qui, coulant par les mornes guérets,
Transforme leurs ajoncs en robuftes forêts
Et fème les moiffons fur les landes de fable !
Eau qui défaltérez, citerne intariffable,
Entre mes doigts unis j'afpire à vous faifir
Du fond de ma mémoire & de tout mon défir....

Madame ! vous que j'aime au delà de l'efpace,
D'une amour qui vivra lorfque le temps rapace
De mon humble carrière aura borné le cours ;
Vous, Madame ! par qui mes modeftes difcours
Auront après ma mort des ftèles éternelles ;
Sachez qu'un feul regard de vos larges prunelles,
Tel ces flots qu'amenoit un aqueduc romain,
Pouvoit défaltérer mon pauvre cœur humain !
Ainfi, Madame ! au foir où votre âme, lointaine
Encore, coulera, fource, torrent, fontaine,
En mon cœur altéré d'amour & d'infini,

Mon éternel tourment ſe trouvera banni....
Vous êtes à mon cœur une amphore d'argile
Qui renferme cette eau dont parle l'Évangile
Telle, quand on la boit, qu'on n'a plus ſoif. Cette eau,
Pour l'eſprit qui briſa ton joug & ton étau,
O doux CHRIST ! ce n'eſt point ta Parole naïve :
C'eſt, MADAME ! à ma lèvre en feu votre ſalive !









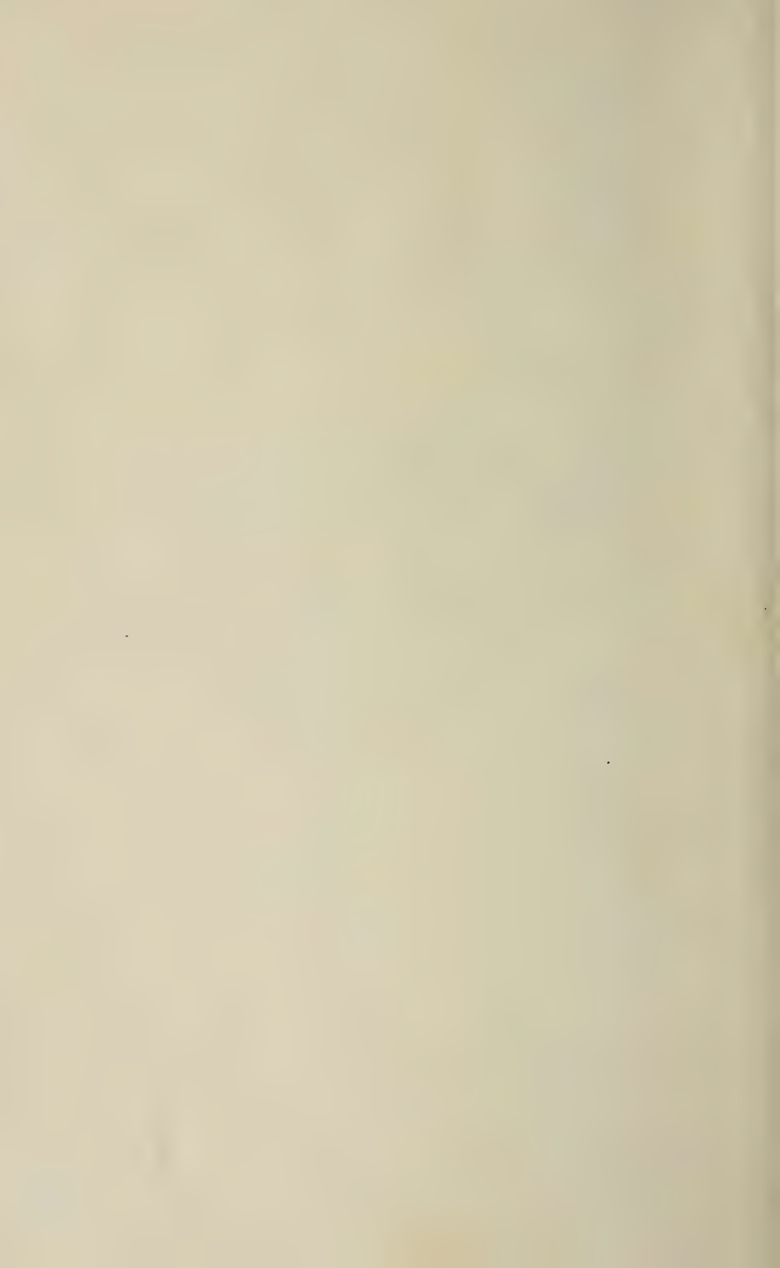
ACHEVÉ D'IMPRIMER

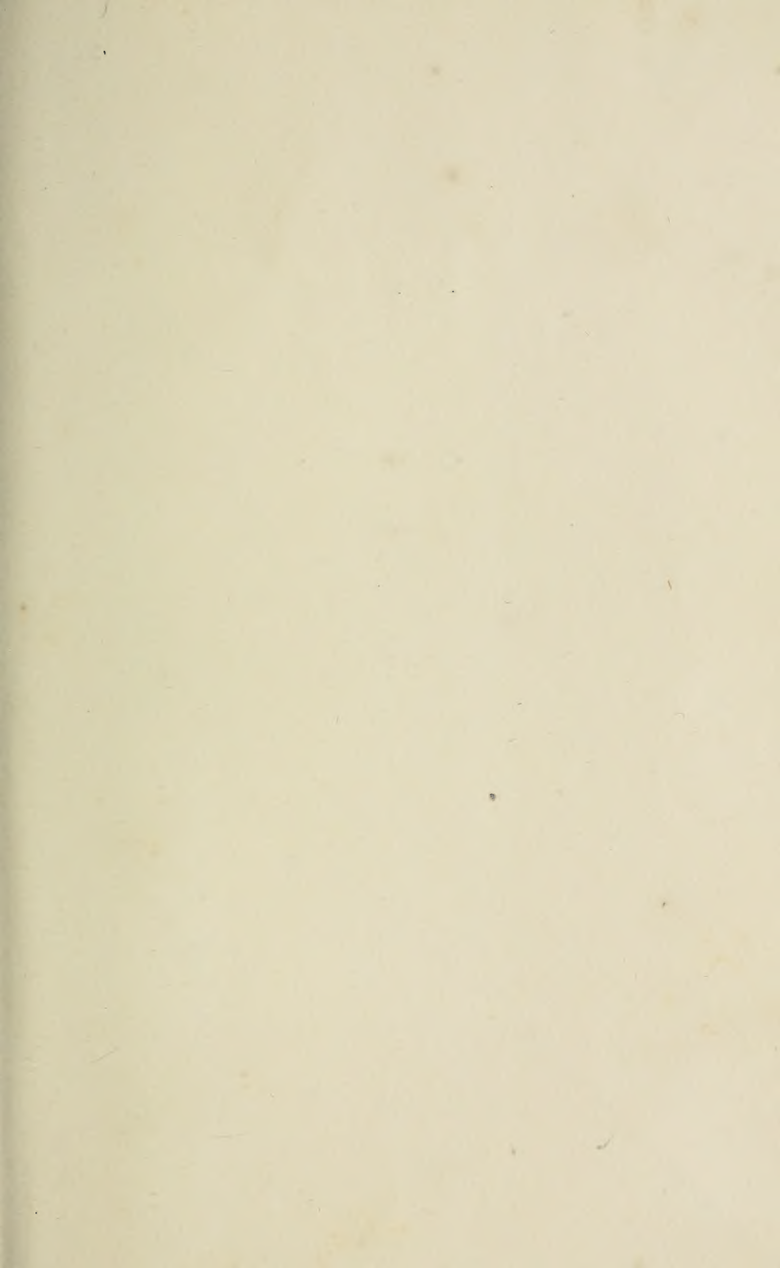
le vingt octobre dix-neuf cent dix-sept

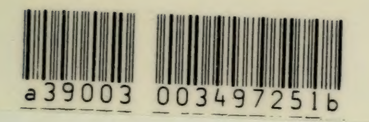
PAR

BERGER-LEVRAULT

A NANCY






a39003 003497251b

